



**HAL**  
open science

## Le Code éthique du Kurrall (La Vertu) au prisme chrétien de ses premiers traducteurs

Blandine Chelini-Pont

► **To cite this version:**

Blandine Chelini-Pont. Le Code éthique du Kurrall (La Vertu) au prisme chrétien de ses premiers traducteurs. Colloque international "Thirukkural, éthique et représentations: La Vertu, la Fortune et l'Amour", Université de La Réunion; INALCO, Apr 2016, Saint Denis, La Réunion. pp.38-46. hal-02087340

**HAL Id: hal-02087340**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02087340v1>**

Submitted on 2 Apr 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Blandine CHELINI-PONT

Professeur des Universités en histoire contemporaine, Aix-Marseille

Blandine Chelini-Pont est Professeur des Universités en histoire contemporaine à Aix-Marseille Université. Membre associée du Groupe de Sociologie des Religions et de la Laïcité, Ecole Pratique des Hautes Etudes de Paris et responsable de l'Equipe Droit et Religions du LID2MS, Laboratoire Droits des Médias et des Mutations Sociales), Faculté de Droit d'Aix-Marseille Université.

Enseigne l'histoire politique française, l'histoire de la culture européenne, les religions dans les relations internationales et les rapports contemporains entre religions et droits positifs, à la Faculté de droit et de sciences politiques et à l'Institut d'Etudes Politiques d'Aix-en-Provence. Est responsable éditoriale de la revue annuelle Droit et Religions (Presses d'Aix-Marseille).

A écrit respectivement sur la pensée catholique contemporaine et la géopolitique du christianisme. Ses articles portent davantage sur l'aménagement juridique actuel du fait religieux : le régime de laïcité en France, la comparaison des encadrements constitutionnels français et américain, la liberté religieuse comme droit de l'homme et ses répercussions internationales, la comparaison des systèmes normatifs modernes et ceux d'origine religieuse.

Elle a publié en 2013, *La droite catholique aux Etats-Unis*, aux Presses Universitaires de Rennes.



### Le Code éthique du Kural (livre I) au prisme chrétien de ses premiers traducteurs

La première traduction du Kural en latin par le Jésuite Costanzo Beschi / Viramamunivar (1730) et celle plus récente en anglais du pasteur George Pope (1886) ont grandement contribué à la diffusion de cette œuvre majeure de la culture tamoule, en Europe et dans le reste du monde. Accessibles désormais en lecture numérique, leurs traductions ont été réunies par Pope qui a commenté le travail de Beschi après sa propre traduction, et également écrit une introduction critique sur l'ensemble de l'œuvre. Nous voudrions à travers les commentaires de Pope, comprendre la lecture que ces deux missionnaires chrétiens et immenses érudits de la langue tamoule avaient du code éthique du Kural, dont la morale universelle n'emprunte pas la voie réflexive de la philosophie, non plus que la règle révélée du

monothéisme. La « voie » du Kural est comme la réalisation ultime d'une approche humaniste du message christique, c'est-à-dire une approche non autoritaire ou normative de la morale dans le christianisme, au risque d'une dissolution de la Révélation au profit de la quintessence éthique de son message. Cette voie sans Dieu et si proche est sans doute à l'origine de la fascination respective des traducteurs pour ce monument littéraire et universel. Le Kural questionne en effet l'ambiguïté du christianisme dans son rapport à l'éthique, dans son rapport à la norme codifiée, balançant entre un héritage sémite du rapport d'autorité et d'incontestabilité des lois « morales » divines énoncées par révélation, et un héritage philosophique de droit naturel. Comparé par Pope au contenu du Sermon sur la Montagne, le livre I du Kural semble proposer ce que propose le christianisme sans son corpus injonctif.



Ma présentation est plus une hypothèse qu'une démonstration de quelque chose de prouvable au moins pour le premier traducteur dont je vais vous parler. Pour le second mes affirmations seront plus solides et elles vont différer de l'hypothèse que j'avais soumise aux organisateurs de ce colloque.

Je souhaite en effet interroger le lien entre la transmission du Kural en Occident et le fait que cette transmission ait été faite par des traducteurs chrétiens, et pas n'importe quels chrétiens, par des missionnaires chrétiens, l'un catholique italien, l'autre anglican britannique, c'est-à-dire des personnes qui avaient décidé de consacrer leur vie à la diffusion de la religion chrétienne.

Mon idée est de questionner la relation entre ce statut de missionnaire et le fait qu'ils ont traduit le Kural, enfin presque tout le Kural, puisque le missionnaire jésuite, Costanzo Beschi, n'a pas traduit le livre III, sur l'Amour.

Bien sûr, nous avons une première explication de rapport entre la mission et la traduction, un premier niveau d'explication qui est tout à fait suffisant. Les deux hommes sont des missionnaires enseignants et savants de haut niveau universitaire, dévoués à la langue et à la littérature tamoule. Mais ce n'est pas

un argument suffisant - à moins d'arrêter ici ma présentation ! Ils étaient aussi des prêtres-pasteurs ordonnés, l'un dans l'Eglise catholique, l'autre dans l'Eglise d'Angleterre, dite Eglise anglicane.

Le Père Costanzo Beschi, est un Jésuite, c'est-à-dire un prêtre attaché à un ordre religieux catholique et pas à un diocèse et cet ordre est consacré depuis sa fondation à l'instruction de la jeunesse comme à l'évangélisation. C'est un ordre enseignant et un ordre missionnaire. De fait les Jésuites sont obligés à de longues études et dès leur origine se sont illustrés par leur niveau d'excellence dans les connaissances profanes et scientifiques. La diffusion de la connaissance a été l'enjeu de la fondation de la Compagnie et ce faisant son fondateur s'inscrivait directement dans la mouvance humaniste du catholicisme, née avec la Renaissance, une mouvance selon laquelle l'homme qui sait, qui apprend, qui connaît et qui comprend le monde, répond à sa nature, à sa vocation de créature créée à l'image de Dieu, et en quelque sorte se prévient, se prémunit des effets du péché sur cette même nature.

La Compagnie de Jésus était et reste un ordre catholique dédié avant tout à l'enseignement, la connaissance et la recherche. Les Jésuites, depuis leur fondation au XVI<sup>e</sup> siècle, sont connus à travers le monde, encore aujourd'hui, pour leurs écoles secondaires, leurs universités et les innombrables publications et travaux de leurs chercheurs, particulièrement en Inde.

Beschi est né à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle en 1680 dans le Duché de Mantoue, merveilleuse région. Il a fait ses études au Collège jésuite de Mantoue, puis il est entré à 18 ans au noviciat de la Compagnie de Jésus à Ravenne, où il est resté deux ans, avant de partir finir ses études supérieures dans la prestigieuse université de Bologne, dont il serait sorti docteur.

La Compagnie à cette époque est l'un des ordres les plus étendus et brillant de la religion catholique. Elle a des collèges dans toute l'Europe, des missions florissantes en Amérique latine (au Paraguay notamment), en Chine et en Inde du Sud, au Siam, Tonkin et Cochinchine (sud du Vietnam). En Inde du Sud, la région de Goa est sous contrôle portugais et le culte catholique dépend de la Couronne portugaise, (système du Patronage) ce qui gêne le lien direct entretenu par les Jésuites avec la Congrégation de la Propagande et le Pape, à laquelle la Compagnie a juré obéissance. Cependant, comme les premiers missionnaires jésuites en Asie sont des Portugais, Goa devient la « tête » de la province jésuite d'Inde du sud et ils s'installent en priorité sur la côte du Kerala à Ambazhakad. Puis, comme l'un des fondateurs de la Compagnie, François Xavier, parti en Orient pour « voir » les nouvelles terres de mission, a visité la côte du Coromandel, les Jésuites s'installent, loin des Portugais, sur la côte de Titucorin, au sud de Pondichéry. La seconde génération fait la jonction entre les missions d'ouest et d'est et s'installe au centre de l'Inde du Sud, dans la région de Maduré-Madurai. C'est le début de la mission jésuite de Maduré. Etant eux-mêmes des savants et des intellectuels, l'un des premiers sur place de cette seconde génération, l'italien Roberto de Nobili, se positionne comme un membre de la caste des Brahmanes, s'habillant et se nourrissant comme eux, se présentant comme un saniassi (un ascète, homme saint de l'hindouisme), qui maîtrise le sanskrit, le tamoul, et fonde son ashram, en tant que guru. Sa méthode, très critiquée, est finalement approuvée par le Pape Grégoire XV en 1623. Les deux autres grands jésuites de cette Mission, qui porteront le titre de saniassi, sont saint Jean de Britto (portugais) à la fin du XVII<sup>e</sup> et Costanzo Beschi au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, avant la fermeture de la province indienne des Jésuites en 1759.

Costanzo Beschi est donc un jésuite de la Mission de Maduré. Il part d'Italie à sa demande en 1710, depuis Lisbonne jusqu'à Goa, puis arrive à Maduré en 1711. Les années suivantes, il enseignera au noviciat d'Ambazhakad où il finira sa vie en 1747, mais il passera la plus grande partie de son temps dans la région de Madurai puis de Tanjore, puis à Tiruchirapalli puis sur la côte méridionale et à nouveau dans la région de Madurai. De sorte que pendant quarante-deux ans, Beschi vit au cœur du pays tamoul. il va vite abandonner sa soutane noire et porter le même habit que Jean de Britto, l'habit de pandaraswami, une robe couleur safran, celui du guru hindou. Sur place, il va étudier le tamoul, le télougou, l'hindoustani mais aussi le sanskrit et devenir le chantre de la langue tamoule.

Selon Pope, il est si réputé qu'il devient entre 1736 et 1740 le Diwan du célèbre Chanda Saheb, le neveu du nabab d'Arcot, venu avec son cousin, le fils du nabab, soumettre les royaumes de Madurai et Tanjore au tribut moghol. Plus tard, ce même Chanda Saheb sera l'allié des Français et le nabab du Carnatic (qui comprend tout le sud Est indien), direct vassal de l'Empereur moghol.

Beschi est très connu dans le Tamil Nadu : il a son propre nom tamoul Virmâmunivar de Vira (équivalent de Costanzo) maha muni (grand dévot), et est honoré sous 2 titres : Dairya-Nathâ (Lord)-

Svami (Hindou guru) et Ismail Sannyasi (le Chaste ou le noble ascète). Nous retrouvons sous la plume de l'anglais George Uglow Pope, dans l'introduction de sa propre traduction qui intègre celle en latin de Beschi, une présentation de Costanzo Beschi qui est décrit par Pope comme the greatest of Tamil scholar, le plus grand et le premier érudit de la culture tamoule.



Nous pourrions dire, en reprenant notre première idée, que le fait d'avoir le premier traduit le Tirukkural, a été une partie du travail missionnaire de Beschi : Beschi a « épousé » la culture tamoule parce qu'il était jésuite et que les Jésuites ont inventé ce principe missionnaire catholique de l'inculturation, c'est à dire le fait de présenter l'évangile dans la forme la plus proche possible, la plus accessible possible, à ceux dont la culture, la civilisation n'est pas chrétienne.

Pourtant, il est difficile de s'arrêter à cette explication. On sent bien à travers tout l'œuvre écrite qu'il a laissée, que Beschi a eu un véritable amour pour la culture tamoule, qu'il a voulu la préserver et la transmettre, la montrer dans toute sa beauté. Tout d'abord, la langue tamoule l'a prodigieusement occupé. Il a rédigé 3 dictionnaires, le premier latin-tamoul, le deuxième uniquement tamoul, le troisième portugais-latin-tamoul. Ensuite, il a écrit en tamoul, des textes apparemment destinés à faciliter le travail d'appropriation de la langue et de l'esprit tamoul par les futures missionnaires. Mais qu'a-t-il écrit ? Une épopée à la manière tamoule, le Thembavani (la guirlande inaltérable), sorte de conte chrétien merveilleux qui raconte l'histoire des Hébreux, la vie de Joseph, Marie et Jésus et qui est une véritable œuvre littéraire. Il a également écrit un autre conte tellement drolatique, les aventures du Guru Paramarta et de ses cinq élèves, Nigaud, Bêta, Nunuche, Zozo et Nouille, que ce conte est devenu un classique de la littérature tamoule et qu'il a été traduit dans toutes les langues comme un classique des contes indiens. Sur la fin de sa vie, Beschi s'est intéressé de très près à la médecine tamoule, il était connu pour soigner les gens, son dictionnaire de tamoul est rempli de termes médicaux et il est soupçonné d'avoir écrit un livre de médecine le Nasa Kantam.

C'est dans ce contexte général, d'un homme épris de son sujet d'étude et finalement d'enseignement, qui écrit en tamoul des œuvres littéraires, que je voudrais situer sa traduction du Tirrukural en 1730. La stèle de commémoration de Beschi, dans sa ville de naissance, précise de lui qu'il a été le Dante de la langue tamoule. Et ce que nous venons de voir le confirme sans doute. Mais avec la traduction du Tirrukural, c'est une autre dimension que Beschi a expérimentée, il a traduit en latin, dans la langue 'noble' de l'époque, une œuvre de sagesse complètement extérieure à la culture gréco-romaine et chrétienne de son public. Et, il l'a traduite, non seulement pour la faire connaître, mais je suppose également pour la transmettre aux siens.

Voici donc tout l'intérêt de cette traduction; Beschi a traduit cette œuvre, ce que personne ne lui demandait. Pourquoi a-t-il voulu que cette œuvre soit directement accessible à son monde si lointain, au-delà des missionnaires de son ordre? Sans doute parce qu'il l'a lue et relue et qu'il y a trouvé un ensemble de valeurs compatibles et transmissibles dans un univers chrétien. Et sans doute est-ce le grand intérêt du Kural, d'être un texte éthique, non religieux, qui ne contredit pas la Révélation chrétienne, qui s'en approche, par la sagesse qui s'en dégage surtout dans le Livre I. Il n'est pas anodin que Beschi ait traduit le livre I et II sur la Vertu/sagesse 'Aram', et la Fortune/'Poual', et qu'il ait laissé de côté le Livre 3, l'Amour, Inbam/Kamam/. Il n'a pas traduit le livre sur l'Amour, parce qu'il était sans doute trop peu « édifiant » pour un prêtre catholique, mais les autres qui étaient édifiants pour lui, il les a traduits. Et, il n'a pas eu le cas de conscience de ne pas traduire un livre 4 spirituel, qui aurait pu exister puisque le Kural suit la progression des thèmes classiques de la culture hindoue (ordre, profit, plaisir et enfin libération : dharma, artha, kama et moksha). Beschi n'a pas eu à traduire ou décider de ne pas traduire une 4e dimension hypothétique du Kural, celle de la libération du cycle de réincarnation, qui n'existe pas.

Dans ce sens, le livre I, traduit par Beschi, qui contient une vision non religieuse du respect des valeurs et des vertus, est parfaitement éducatif, y compris pour un lecteur chrétien. Non seulement on retrouve dans ce livre I, le fond des commandements bibliques, mais également des 'commandements' chrétiens et ce, sans le cadre « normatif » de ces commandements.

En termes de « commandements bibliques », les chapitres 1 (louange de Dieu), 15 (ne pas convoiter la femme d'autrui), 17-18 (ne pas convoiter, ne pas envier), 19 (ne pas calomnier) 20 (ne pas proférer de vaines paroles), 29 (ne pas voler), 33 (ne pas tuer), ces chapitres sont autant d'échos.

En termes de commandements chrétiens, presque tous les autres chapitres sont en diapason : les 3 et 35 sur le renoncement au monde, les chapitres 10, 16, 31, 32 sur le renoncement à la violence (douceur de langage, supporter les injures, ne pas s'emporter, fuir la colère, ne pas faire de mal), les chapitres 8 et 9 sur l'affection et l'hospitalité, les chapitres 13 sur la modestie, les 22, 23 et 25 sur l'action bienfaisante, sur la charité et la miséricorde, les chapitres 12, 14, 28 sur la recherche de la conduite droite et bonne, les chapitres 30, 36 sur la poursuite de la vérité qui libère.

En termes de morale catholique, le chapitre 5, 6 et 7 sur la beauté de la vie familiale et de l'engendrement. En termes de morale « paulinienne », les chapitres 26 et 27 et 37 sur l'abstinence et la pénitence...

Tout ceci forme un tableau, et pour moi ce tableau correspond à l'idéal du gentilhomme humaniste, tel qu'il se décline dans les traités de morale catholique humanistes, des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècle, et qu'il rend compte de la synthèse que l'humanisme a permise entre le croyant et l'honnête homme, dont la morale peut s'appuyer sur une base universellement partagée.

Les vertus dégagées dans le Tirrukural témoignent de la grande civilité de la civilisation de l'Inde du Sud. Sa traduction est comme un lointain écho de la fameuse controverse de Valladolid deux siècles plus tôt, quand les théologiens dominicains se disputaient entre eux à propos de l'humanité partagée des Indiens d'Amérique. Cette question n'était pas une affaire mineure. Considérée comme égale, l'humanité, la civilité des Indiens d'Amérique signifiait que les Indiens étaient, tout autant que les chrétiens d'Europe, de véritables créatures de Dieu, créées par lui comme des hommes identiques à eux.

Le Tirukural a la force d'une morale humaniste, summum de l'éducation catholique à l'époque moderne, avec une qualité de plus, qui est celle de sa bonhomie—même si la lecture de saint François de Sales par exemple, (Introduction à la vie dévote) révèle d'une extrême bienveillance dans l'accompagnement spirituel qu'il propose. Et c'est justement, je pense, ce qui a pu toucher Beschi, lui

le Jésuite, habitué aux Exercices spirituels de son fondateur, Ignace de Loyola. Le caractère « normatif », ascétique et rude de la progression spirituelle catholique, le caractère injonctif des commandements chrétiens s'évanouissent dans le Kurrall. Certes, le livre I insiste bien sur la nécessité de maîtriser ses sens, mais afin de pratiquer une vertu équilibrée et équilibrante, en un mot susceptible de connaître le bonheur d'être vertueux. Or, de son côté, la morale chrétienne est affaire de commandement et même quand le commandement christique propose une transformation de l'attitude personnelle et de l'âme, le combat est toujours la condition, l'échec toujours passible d'une sanction. Cette inflexion n'existe pas dans le Kurrall et de ce point de vue, il est pour un érudit catholique, une œuvre morale reposante, tout en comblant son appétence pour l'universalisation de ses valeurs. Il est également la preuve avancée et enseignée par la théologie catholique depuis saint Thomas, de ce que la morale chrétienne est de droit naturel, en plus d'être révélée. Elle est inscrite dans la nature de l'homme. Voici que le Kurrall en fait une preuve éclatante.

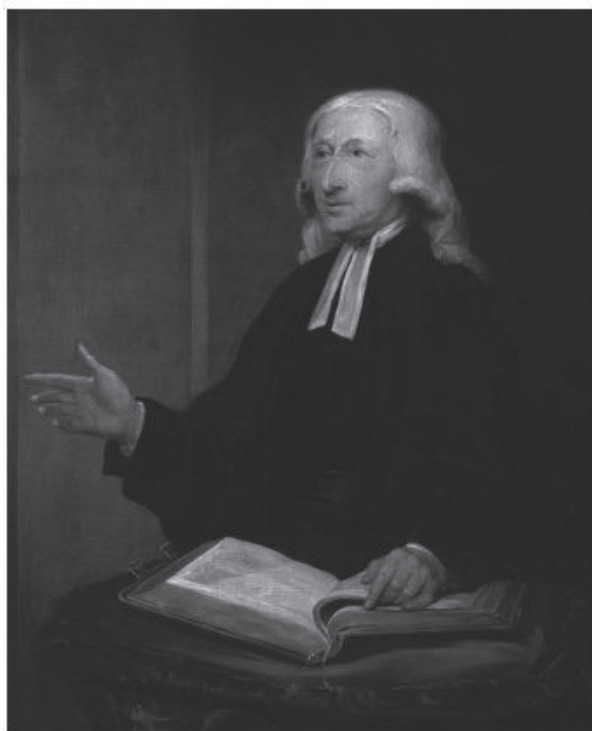
Il me reste maintenant à vous parler de George Uglow Pope, le second immense traducteur du Kurrall, en anglais cette fois-ci. Je pense que l'on change d'univers. La comparaison avec Beschi est intéressante. L'univers culturel n'est pas le même. Beschi est comme une quintessence de l'humanisme catholique, rayonnant depuis l'Italie mais qui n'a pas été partout ni définitivement la définition du catholicisme en Europe moderne. Pope est un anglais de l'époque toute puissante de l'Empire britannique, un protestant engagé à convertir au Christ les populations de cet Empire comme un devoir moral de civilisation.

Fils d'une famille de dix enfants, dont le père est un marchand anglais, originaire du Devon, armateur, spécialiste du commerce atlantique, et homme visiblement très pieux, puisqu'il devient un temps missionnaire. Pope est né sur l'île du Prince Edward, à l'entrée du Golfe du Saint Laurent, avant de grandir dans les Antilles puis en Nouvelle Ecosse (où son père est missionnaire chez les Indiens de la région). Il rentre en Angleterre où son père redevient commerçant à Plymouth. Leur famille est originaire du Devon, et de tradition religieuse méthodiste, puisque George Pope est élevé dans deux pensionnats méthodistes, Burry et Oxton.

Or les méthodistes ont tiré leur nom d'un surnom dont on les avait affublés, en tant que disciples du prédicateur John Wesley, prêtre anglican qui a sillonné toute l'Angleterre au XVIIIe siècle, pour prêcher l'expérience personnelle de Dieu par tout chrétien et l'absolue nécessité de remédier à la misère par l'éducation. John Wesley avait quitté l'Eglise anglicane à l'extrême fin de sa vie, pour ordonner ses propres prédicateurs. Dans sa jeunesse, avec son frère Charles il avait également créé un Holy Club, pour prier et faire des exercices spirituels quotidiens, une méthode d'entraînement ensuite « imposée » à ses disciples, qui leur a valu ce surnom de méthodistes, une méthode qui ressemble très fortement à la méthode jésuite, prière-examen de conscience-lecture édifiante chaque jour.

L'éducation de Pope est donc celle d'un univers sans église institutionnelle, mais plutôt organisé en communautés autonomes, peuplées de chrétiens engagés, éduqués à être individuellement responsables de l'édification et de l'amélioration de la vie de leurs semblables, particulièrement par l'éducation.

# George Uglow Pope, Statue à Chennai



A 19 ans, George Pope part pour Madras, aujourd'hui appelée Chennai, capitale du Tamil Nadu. Pendant son trajet en bateau, il apprend tout seul les bases du tamoul. Sur place, il se rapproche de l'Eglise anglicane et se marie avec la fille d'un pasteur anglican, ceci expliquant peut-être cela. En 1842, Il intègre la très honorable société pour la propagation de l'Évangile, qui est une société caritative britannique, dévolue au financement des œuvres missionnaires anglicanes et par son intermédiaire, Pope devient missionnaire à Tinnevely. Sa première femme meurt à Tuticorin en 1845 et il se remarie en 1849 avec une autre jeune femme britannique de 19 ans qui lui donnera 13 enfants... Après un premier retour en Angleterre à Oxford, au prestigieux Balliol College où il complète son cursus de théologie (à vérifier) Pope revient en Inde du Sud où il fonde une école pour enfants européens à Ootacamund en 1859, puis il devient principal du Bishop Cotton's School and College de Bangalore en 1870. Il rentre définitivement en Angleterre, à Oxford, en 1881, où il devient le Chaplain and Fellow du prestigieux Balliol College. En tant que Fellow, chercheur, sa spécialité est la langue tamoule et la langue télougou et il officiera à cette charge de 1884 à 1896. Il était également membre de la Royal Asiatic Society et deviendra un haut responsable de la Société pour la propagation de l'Évangile.

L'orientation de la vie de recherche de George Pope a été bien décrite par celui qui a prononcé son oraison funèbre. Il a été un pédagogue de la langue tamoule, en publiant deux manuels, un d'introduction et l'autre de grammaire et vocabulaire, puis il a entrepris sur vingt ans un dictionnaire de la langue tamoule en 5 volumes. Il a publié une anthologie de la poésie tamoule, poésie qu'il a traduite en anglais, puis il a publié une traduction du Tiruvagam, livre d'hymnes religieux tamouls du Moyen âge et enfin, il a été le premier à tenter d'écrire une histoire complète de l'Inde du Sud en essayant de retrouver la généalogie culturelle et religieuse des Tamouls, surnommés par un autre grand érudit britannique de cette époque, Robert Walter Frazer, les Grecs ou les Ecossais de l'Est...

C'est dans ce contexte, mais pas à n'importe quel moment de sa vie, que Pope a traduit le Tirukurral. Il l'a publié en 1886, dans les premières années de son établissement à Oxford. C'est son premier travail de traduction. Ce travail est arrivé après sa grammaire tamoule, après son histoire de l'Inde, avant sa traduction des poésies tamoules et du Tiruvagam.



Nous avons affaire à un regard moins affectif, à un intérêt plus scientifique pour expliquer cette traduction décidée par Pope. Beschi avait choisi ce texte, pas un autre, pour rendre compte de la culture tamoule. Pope a traduit ce texte après son livre sur l'histoire de l'Inde. Il veut améliorer la connaissance de l'histoire de l'Inde, l'histoire des Tamouls comme peuple multiple, il veut comprendre comment cette culture s'est constituée, quelles sont les influences historiques qui l'ont construites. Son œuvre est celle d'un historien qui enquête sur les origines.

Et c'est ainsi, que dans les annotations dont il a égrené la traduction du Tirrukural, et spécialement le livre I, et surtout l'introduction générale de sa traduction, nous voyons que l'intérêt de Pope pour ce texte est sa proximité avec le christianisme. Il retrouve une influence chrétienne dans le Tirrukural. En effet, dans sa quête des influences, Pope détermine que ce texte n'est pas d'influence jaïn, qu'il a quelques traces hindoues, mais dit-il, il n'y a pas de trace dans le Kural de beaucoup de ce qui se trouve de pensées, de doctrine et de pratiques, courantes en Inde du Sud à différentes périodes, parce que, suppose-t-il, elles ont été éliminées par le propre système de foi et de pratique, système éclectique du sage qui l'a rédigé, sage dont le travail était didactique et non de controverse.

En même temps, le système de ce sage semble être celle de l'école – éclectique dit-il encore- déjà représentée dans la Bhagavad gita... Ce que je sais de très vague de ce texte sanskrit antique c'est qu'il est un long morceau de 18 chapitres dans un poème épique qui raconte l'histoire de Krishna, 8e avatar de Vishnou, et du prince guerrier Arjuna, que Krishna conseille. Ce texte, le Bhagavad Gita, est connu en français sous le nom du Chant du Seigneur et manifeste la bhakti, l'attitude de pure piété de l'hindou envers le Seigneur suprême. Pour Pope, la bhakti est un composé de la pistis et de l'agapé (ainsi citée par Pope, en français foi et charité), dont l'introduction en Inde (pense-t-il en prenant Weber à témoin), est principalement due à l'influence du christianisme dans cette région. C'est ainsi que le Premier Chapitre du Ier livre du Kural est une « belle exposition » de ce sentiment de piété totale. Le souci c'est que les historiens datent le Bhagavad Gita d'avant la période chrétienne.

Cependant, Pope tient à la christianité de ce texte. Que trouvons-nous par ailleurs : je cite dans l'introduction du Livre I et je m'arrêterai là: « la race tamoule a préservé beaucoup de ses anciennes vertus et a la promesse d'un noble futur. Leurs amis anglais, en leur enseignant tout ce que l'Ouest a à transmettre, trouveront peu à désapprendre dans les leçons morales du Kural correctement comprises. Sir A. Grant dit : « l'humilité, la charité, le pardon des offenses, étant des qualités/ vertus chrétiennes, elles ne sont pas décrites par Aristote ». Ici, (dans le Kural), les trois sont partout énergiquement inculquées par le moraliste tamoul. Ce sont les thèmes de ses versets les plus admirables. De sorte que, nous pouvons appeler ce Tamoul, un poète chrétien »...

Juste après, il avance un deuxième argument qui est celle de l'image des Grecs de l'est. Si Thiruvalluvar son auteur supposé est un poète chrétien, le peuple tamoul est de son côté un peuple supérieur. Sir A Grant, traitant de la moralité grecque, avant la naissance de la philosophie morale, dit très justement : « Il est évident qu'un tel code moral (comme celui des Grecs) ne peut simplement surgir que parmi une race essentiellement morale et noble ». C'est précisément ce que je proclame pour les peuples parlant la langue tamoule et sur le même fondement. Nous ne ferons pas tout le bien que nous devons faire parmi eux tant que nous ne reconnaitrons pas cela sans réserve »...

# Tombe de Pope, cimetière Saint Sépulcre d'Oxford



L'admiration de Pope pour le Thirukkural est complète. Il admire la hauteur morale du Code éthique, de ce premier livre sur les vertus. Il les trouve chrétiennes et il admire ce tour de force, qu'il attribue à la noblesse de cette race ». L'universalité du Kural et l'idée que le Kural doit être connu pour toute la sagesse qu'il renferme, la transmission du Kural n'est pas son but. Son but est de faire connaître encore davantage cette région et son peuple, pour tout le mérite méconnu de sa noblesse et du caractère « supérieur » de son génie. A sa manière, même raciste et imbue, son travail de traduction rend grâce à l'extraordinaire singularité de ce texte, universel dans ses aphorismes et capable d'un véritable œcuménisme religieux sur les vérités qu'il recèle.

## Bibliographie :

Gopalkrishna Gandhi (a new english version), the Tirrukural, (by Tiruvalluvar) Aleph Book, New Delhi 2015

The Sacred Kural of Tiruvallular-Nayanar, Scholar's choice Edition, Costanzo Beschi et G.U. Pope, Book Depository, version de 2015